

Sœur Albertine

Joséphine Oden, née à Tourcoing le 23 Mars 1818 ; professe le 18 Juillet 1841, décédée à Malines le 2 Avril 1855.

Dès avant son entrée en religion, soeur Albertine était souffrante. Elle fut reçue comme novice de chœur, mais sa faible poitrine ne lui laissait pas la perspective d'enseigner ; elle demanda avec instance de demeurer parmi nous comme soeur converse. Malgré sa toux continuelle et fatigante, cette généreuse épouse de Jésus se rendit très utile à l'Institut par un courage et un dévouement admirables. Elle passa si volontiers et si facilement de l'état de novice de chœur à celui de soeur converse que jamais elle n'y fit allusion et que ce changement resta ignoré de celles qui n'en avaient pas été témoins.

Mais que dire de sa générosité et de son courage ? Jamais ils ne se démentirent ; toujours on la trouvait une des premières et des dernières à la besogne ; toujours elle choisissait pour elle les ouvrages rudes et grossiers ; si les supérieures ne les imposaient pas aux autres, on pouvait être sûr que notre chère Sœur Albertine s'en serait chargée. Avidement d'amasser des mérites et d'obliger ses sœurs, elle saisissait toutes les occasions de le faire. Dans les divers emplois qu'elle exerça, elle se montra d'une complaisance et d'une charité vraiment exemplaires ; toujours on pouvait s'adresser à elle avec la persuasion d'être bien accueillie et d'obtenir le service réclamé ; elle le rendait si promptement et de si bonne grâce, qu'on aurait pu croire qu'elle n'avait pas autre chose à faire. L'exemple suivant prouve jusqu'où elle portait cette vertu : afin de ne point déranger par sa toux, les religieuses au dortoir, on avait placé dans une chambre à part notre bonne soeur Albertine avec une Dame qui se trouvait quelquefois indisposée la nuit. « A peine », rapporte cette religieuse en versant encore des larmes d'attendrissement et de reconnaissance, « m'entendait-elle remuer qu'elle était sur pied pour m'offrir ses services. Par les froids d'hiver, elle descendait, allumait le feu et ne voulait se recoucher que lorsque j'étais tout à fait bien. Habituellement, la bonne soeur était éveillée vers trois heures du matin par sa toux, mais afin de me laisser dormir, elle allait tousser à la chapelle, en faisant le chemin de la Croix, jusqu'au lever de la communauté. Dans la journée, elle travaillait avec le même courage que si elle avait bien reposé et ne disait jamais qu'elle eut été dérangée. »

La ferveur, l'esprit de prière caractérisaient encore notre bonne soeur ; elle aimait beaucoup à parler de choses spirituelles et sa mémoire lui venait en aide ; lorsqu'elle avait fait une lecture de piété ou entendu un sermon, elle le répétait textuellement à ses sœurs ; celles-ci l'écoutaient avec avidité et la pressaient souvent de recommencer sa narration, ce qu'elle faisait toujours avec un nouveau plaisir. Pendant toute l'année elle pouvait résumer à ses sœurs les méditations de la grande retraite. Lorsque l'occasion se présentait d'entendre une seconde messe, elle travaillait le double pour trouver le loisir d'y assister. Le dimanche, elle passait tous ses moments libres devant le saint Sacrement. On peut dire que son entretien avec Dieu était continu, elle priait toujours en travaillant ; les supérieures furent maintes fois obligées de lui défendre de le faire à haute voix en se livrant à des travaux fatigants. Pour chaque jour de la semaine elle savait et apprenait à ses sœurs un chapelet particulier : le lundi, c'était pour les âmes du Purgatoire, le mardi celui des Sts Anges, le mercredi de St Joseph, le jeudi du St Sacrement, le vendredi du Sacré Cœur et de N.D. des 7 Douleurs, le samedi le rosaire ; ce dernier, elle le récitait tous les jours.

Cette fervente religieuse était douée d'un jugement excellent et d'une humeur agréable ; jamais, même dans sa longue maladie, on ne peut lui surprendre un moment d'impatience, ni de tristesse. Compatissait-on à ses souffrances, elle répondait avec un doux sourire : « Ce n'est rien, cela ira mieux au Ciel ! » Cependant la toux de notre bonne soeur devint plus intense, et l'on ne tarda pas à s'apercevoir que les poumons étaient sérieusement attaqués. Lorsqu'elle connut le danger de son état, elle se remit avec une entière confiance entre les mains de son divin Epoux et l'on vit briller en elle, avec un plus vif éclat que jamais, la piété, la résignation, la patience et toutes les vertus religieuses. Jamais on ne lui entendit faire la moindre plainte, ni exprimer le moindre désir. Un ecclésiastique en fut tant édifié qu'il la questionnait de toutes les façons, chaque fois qu'il la visitait, afin de lui arracher l'aveu qu'elle souffrait, mais il ne peut l'obtenir. Lui offrait-on des douceurs ? Elle remerciait en disant que c'était de la paille pour le purgatoire. Elle ne déranger pas une seule fois sa garde malade pendant la nuit ; lorsque celle-ci se levait, elle la renvoyait avec bonté disant : « Vous ne pouvez m'aider ma soeur, allez vous reposer. » Celui qui ne se laisse jamais vaincre en générosité ne manqua pas de récompenser sa fidèle et généreuse épouse par de grandes consolations intérieures : « Si vous saviez » disait-elle à ses sœurs, « combien Dieu est bon et combien son amour me fait goûter de douceurs, vous le béniriez avec moi. » Elle s'entretenait fréquemment du bonheur d'aller s'unir pour toujours à son céleste Epoux et de la grande confiance qu'elle avait en sa grande miséricorde. « Vivre ou mourir » disait-elle, « tout ce que le bon Dieu voudra et comme Il le voudra ! Je suis contente et résignée à tout. » Aussi elle eut la douce mort que méritait cet entier et filial abandon. Ce fut le sommeil du juste ; à peine la vit-on passer, elle n'eut pas la moindre agonie.

Le 2 Avril au matin, elle se trouvait plus oppressée ; elle envoya cependant son infirmière à la Ste Messe ; à 8 heures, elle essaya de faire le chemin de la Croix ; elle n'y avait pas manqué un seul jour de sa maladie. A 9 heures, elle avait quitté cette terre d'exil pour aller recevoir l'héritage céleste promis aux fidèles Epouses de Jésus.